

Voyageurs en fête

La joie de l'intercompréhension dans quelques récits de voyage de la première modernité

Clémence JAIME
Université Jean Moulin Lyon 3 – IHRIM

Mots-clefs : récits de voyage, rencontre, joie, intercompréhension, fête.

Résumé : Chacun des trois récits de voyage à l'étude présente des situations de rencontre entre un ou plusieurs personnages européens et des peuples dont ils ignorent complètement, au début du récit, la langue, qu'il s'agisse des Tupinambas pour Jean de Léry (*Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil*, 1578), des Malaisiens, des Chinois, et des Japonais pour Fernão Mendes Pinto (*Peregrinação*, 1614) ou encore des Maldiviens pour Pyrard de Laval (*Voyage*, 1611). Le point commun de ces trois textes est en outre d'accorder une large place à la description des interactions qui ont lieu entre les personnages : les auteurs rendent compte des dialogues auxquels ils ont assisté ou pris part, tout en décrivant à chaque fois les mouvements de joie festive et le plaisir suscités, de part et d'autre, par ces interactions sociales.

Pour que de telles interactions aient lieu, nos auteurs apprennent les langues et parlent directement avec les personnes rencontrées. L'intercompréhension donne alors lieu à des scènes joyeuses, qui témoignent de l'émotion qui survient lorsque le désir de passer outre la frontière linguistique est assouvi. Nous proposons d'étudier ici le rôle moteur que jouent les émotions dans l'apprentissage linguistique et les manifestations précises de la joie, dont la représentation est bien souvent différenciée selon les personnages et les auteurs. Il n'en reste pas moins que l'apprentissage linguistique, qui émane d'une intense curiosité, condense la dimension intérieure de la joie en tant qu'expérience intellectuelle, et sa dimension extérieure, ses manifestations linguistiques et physiques, témoignant de son caractère intrinsèquement social.

Dans le chapitre « Des Cannibales » de ses *Essais*, Montaigne explique que, parce qu'il était obligé de passer par un « truchement qui [l]e suivait si mal, et qui était si empêché à recevoir [s]es imaginations par sa bêtise », il ne put « tirer guère de plaisir¹ » à s'entretenir avec les indigènes venus rencontrer Charles IX en 1562. Le plaisir recherché aurait été suscité par la satisfaction du désir de connaître les pensées et avis d'étrangers aussi radicalement différents, du point de vue européen. Néanmoins, l'impossibilité de dialoguer directement avec eux et de s'affranchir de toute barrière ou intermédiaire linguistique empêche l'avènement d'un tel état. La mention d'un plaisir recherché qui ne vient pas souligne la force d'action des émotions sur le sujet et sur ses interactions avec autrui. Ainsi, la curiosité, désir de connaissance ou d'apprentissage qui émane du sujet, peut le projeter vers l'extérieur et motiver ses efforts pour atteindre un objectif. De ce désir peut naître la joie :

La joie peut éclore de la satisfaction du désir : le but atteint vous laisse amplifié et comblé. Elle peut se nourrir aussi d'un désir à réaliser, et la voilà qui, gonflée d'espoir, aspire tout entière à cette autre chose qui vous agrandit.²

Le désir qui peut, selon Michel Jeanneret, être à la source de la joie, caractérise sous plusieurs aspects les voyageurs de la première modernité, portés par la volonté de s'enrichir, de découvrir ou encore de représenter et de participer à des entreprises d'expansion de leur royaume et foi respectifs. Il est néanmoins un désir qui permet l'expression d'une joie individuelle et immédiate, dans toute sa dimension sociale : le désir de communiquer et de dialoguer avec autrui.

Les trois textes représentent l'établissement d'un dialogue avec des étrangers. Jean de Léry, qui publie son *Histoire d'un voyage faict en la terre du Brésil* en 1578, y conte son séjour dans la colonie établie par Villegagnon sur la côte brésilienne. Il rencontre alors des Tupinambas et essaie de s'entretenir avec eux dans le but de leur révéler la foi protestante et de s'informer sur ces hommes, leurs coutumes et leurs mœurs. La *Pérégrination (Peregrinação)* de Fernão Mendes Pinto est quant à elle publiée à titre posthume en 1614. L'auteur portugais y relate le voyage qu'il a effectué entre 1537 et 1558 depuis le Portugal jusqu'au Japon en passant par l'Inde, la Malaisie et la Chine. Le récit témoigne des enjeux diplomatiques et économiques qui ont cours dans des territoires où les Portugais installent des comptoirs et souhaitent développer un commerce dynamique, mais aussi des enjeux religieux alors que les missions jésuites commencent à s'installer, notamment au Japon, sous l'égide de leur fondateur François-Xavier. Enfin, Pyrard de Laval publie son *Voyage* de 1611 à 1619. Il y raconte ce qu'il a vécu alors que, embarqué à Saint-Malo en 1601 pour participer aux explorations d'une compagnie de marchands vers l'Inde et les Moluques, il s'échoue dans les Maldives, où il reste cinq ans avant de poursuivre son périple vers l'Inde. Durant les quelques années où il demeure sur l'archipel, le voyageur cherche à apprendre la langue qui y est parlée afin de s'entretenir avec les habitants qu'il rencontre.

Ces récits de voyage présentent ainsi tous trois, bien que pour des motifs différents, la recherche de l'établissement d'une communication entre les personnages-voyageurs et les populations qu'ils rencontrent. Parce qu'il n'existe pas, alors, de grammaire ou de manuel de langue pour apprendre à parler en tupinamba, en malais, en chinois, en japonais, ou encore en maldivien, nos personnages semblent condamnés à devoir

¹ MONTAIGNE, 2009 : 410.

² JEANNERET, 2018 : 12.

acquérir des compétences linguistiques sans outils matériels, par le seul dialogue avec des étrangers ou des polyglottes. Cependant, loin de s'appesantir sur les difficultés et la possible pénibilité d'un tel apprentissage, ils soulignent combien celui-ci constitue une porte d'entrée vers des émotions agréables telles que la joie qui, partagée avec des humains si différents, semble trouver une expression particulièrement frappante³. Ce que note John Gallagher à propos de l'apprentissage des langues en Angleterre entre ainsi en résonance avec les pratiques de nos voyageurs :

Tout comme aujourd'hui, ceux qui apprenaient des langues s'arrachaient les cheveux sur la grammaire et la syntaxe, et conservaient des listes minutieuses de vocabulaire, mais ils travaillaient aussi à comprendre les codes gestuels et comportementaux qui animaient les conversations étrangères. Ils prenaient des notes multilingues à propos de ce qu'ils entendaient, transformant les journaux de voyages en traces des blagues échangées, des poèmes entendus, et des conseils reçus.⁴

De la même manière, nos trois récits de voyage, qui enregistrent et expliquent des termes des langues étrangères rencontrées, décrivent les moments de complicité joyeuse que partagent les voyageurs avec les Tupinambas, les Malais, les Chinois, les Japonais ou encore les Maldiviens. Parce que l'apprentissage des langues rencontrées s'effectue au contact d'interlocuteurs allophones ou polyglottes, il est un processus social propice au développement d'une telle émotion. Qu'il s'agisse de provoquer la joie chez autrui, ou bien de tirer du plaisir de la conversation après avoir acquis des compétences linguistiques, nous chercherons donc à discerner, au sein de ces trois textes, les manifestations, les variations et les rôles de la joie dans l'apprentissage linguistique.

La joie, moteur et vecteur de l'apprentissage

Roman Jakobson, qui théorise l'acte de communication, propose d'« analys[er] les facteurs fondamentaux de la communication linguistique : tout acte de parole met en jeu un message et quatre éléments qui lui sont liés : l'émetteur, le receveur, le thème (*topic*) du message, et le code utilisé. »⁵ Or, la situation qui se présente à nos voyageurs lorsqu'ils parviennent au Brésil, en Malaisie, en Chine, au Japon et aux Maldives, est celle d'une communication perturbée du fait d'une absence de code commun. Il y a bel et bien un émetteur et un receveur potentiels d'un message, mais le véhicule de ce message ne peut être décrypté par l'un ou l'autre des individus en présence. La perturbation dans le schéma de communication nécessite dès lors un rééquilibrage de la part des interlocuteurs. Ce rééquilibrage peut passer, comme souvent dans ces situations historiques de voyages et missions, par l'ajout d'un intermédiaire : le truchement ou

³ Notons ici que notre étude porte sur les langues apprises par les personnages, mais que d'autres sont réduites au silence, repoussées ou décrites comme des charabias aux sonorités désaccordées qui ne méritent pas que les personnages européens s'essaient à un quelconque apprentissage. Tel est le traitement de l'arabe dans le texte de Fernão Mendes Pinto. Sur les dangers que recèle, dans les imaginaires des voyageurs de l'époque, l'apprentissage et la représentation de la langue arabe, cf. TINGUELY, 2000. Rappelons d'ailleurs que les échanges linguistiques ne sont pas dénués de rapports de domination et d'enjeux de hiérarchisation, qui s'établissent notamment dans les discours et représentations. Cf. BOURDIEU, 2014.

⁴ Traduction personnelle de GALLAGHER, 2019 : 6 : « As today, language-learners toiled over grammar and syntax, and kept careful lists of vocabulary, but they also worked to understand codes of gesture and behaviour that animated foreign conversations. They took multilingual notes on what they heard, turning travel diaries into records of jokes shared, ballads heard, and advice received ».

⁵ JAKOBSON, 1963 : 28.

traducteur est alors receveur du premier message dans un code donné et émet un second message, qui reprend le thème, à destination d'un autre receveur, en utilisant le code que ce dernier comprend. Mais, en l'absence de truchement, comme c'est le cas pour Pyrard de Laval dont le convoi ne prévoyait pas de s'échouer dans les Maldives, ou bien lorsque le séjour prolongé dans un territoire langagier inconnu le nécessite, l'apprentissage du code de l'un des sujets par l'autre peut devenir une solution. Or, les émotions, et en particulier la recherche de la joie, émotion sociale, jouent un rôle primordial dans la motivation du sujet à apprendre la langue. C'est ce que les théories récentes de l'apprentissage tendent à reconsidérer⁶. Les dynamiques sociales qui conditionnent la motivation et donc l'engagement, les efforts du sujet à apprendre une langue sont primordiaux. Les représentations littéraires de l'apprentissage des langues se font l'écho et se saisissent de cette réalité : dans nos textes, la joie semble en effet être l'émotion vers laquelle tend celui qui parvient à apprendre les langues. C'est-à-dire que la recherche de joie motive le sujet à fournir des efforts intellectuels et sociaux pour communiquer avec autrui via un code commun qu'il doit développer. Tandis que la présence d'un intermédiaire empêche le surgissement plein et entier de la joie, comme le souligne le passage des *Essais* cité en ouverture, l'établissement d'un lien social direct éveille des émotions positives.

François Pyrard de Laval, joie et aisance matérielle

Pyrard de Laval raconte par exemple comment, après le naufrage du Corbin, navire sur lequel il se trouvait, dans l'archipel des Maldives, les Français se trouvent dans des conditions misérables, et doivent travailler pour gagner leur pain, « réduits à ce point que pour du poisson et des cocos nous faisons toutes [les] choses les plus viles et mécaniques qu'on saurait dire, et les travaux les plus pénibles »⁷. C'est alors la volonté de sortir du désespoir, de la peine et de la crainte de rester prisonnier dans cet archipel qui mène le protagoniste à apprendre la langue des Maldives : « Pendant que j'allais ainsi travaillant pour avoir de quoi vivre, je m'efforçai de retenir et d'apprendre la langue du pays, le plus qu'il m'était possible »⁸. L'entreprise s'effectue d'abord de façon solitaire, Pyrard de Laval s'attachant à acquérir des connaissances lui permettant de communiquer avec les hommes qu'il rencontre. Mais cet apprentissage laborieux, placé au cœur du réseau sémantique de la besogne (« peine », « effort », « travail »⁹) prend bientôt fin et fait basculer le paysage émotionnel dans lequel s'insère le personnage. Il écrit en effet : « Le seigneur de l'île de Fehendu [...] voyant comme je m'efforçais d'apprendre leur langue, m'en estima davantage et me prit en affection, et à la vérité je tâchais de tout mon pouvoir à me rendre complaisant et agréable envers lui et sa femme, et tous ceux de l'île [...] »¹⁰. Cette communication avec le voyageur français, possible grâce aux efforts de ce dernier, rend le seigneur « bien aise¹¹ » de pouvoir s'entretenir directement avec un étranger et d'obtenir des informations quant aux mœurs de son pays. Or, être « bien aise », c'est déjà ressentir de la joie, comme en

⁶ Sur la place centrale qu'accordent les études récentes de linguistique et de didactique à la motivation et à la volonté d'intégration sociale dans la réussite de l'apprentissage d'une langue seconde, cf. JOAQUIN ET SCHUMANN, 2013 ; LEE ET AL., 2009 ; BOURGEOIS, 2011.

⁷ PYRARD, 1998 : 87.

⁸ PYRARD, 1998 : 88.

⁹ PYRARD, 1998 : 88.

¹⁰ PYRARD, 1998 : 88.

¹¹ PYRARD, 1998 : 88.

témoigne la définition que propose le dictionnaire de Furetière du terme : « Aise. subst. & adj. [...] Joye, contentement, commodité, richesse. Je suis bien-aise de vous voir bien porter. il a assez de bien pour vivre à son aise. je feray ce voyage à mon aise¹². » La joie que ressent le seigneur de Fehendu de pouvoir parler à Pyrard de Laval existe en miroir chez le personnage-narrateur, qui explique qu'il « commençai[t] à n'être pas du tout si misérable qu'auparavant, ayant souvent par sa libéralité des vivres davantage¹³ ». La litote qu'emploie l'auteur, repoussant la « misère » (« estat où on souffre de la douleur, de la pauvreté, de l'affliction¹⁴ ») dans le passé souligne qu'il est, lui aussi, bien aise des nouvelles relations qu'il développe avec ce personnage haut placé dans la société maldivienne, grâce à son apprentissage de la langue. La joie qu'il ressent est grandement liée aux nouvelles conditions matérielles qu'il expérimente dans ces lieux : le dénuement et l'accablement physique que connotaient la « peine », le « travail » et les « efforts » cèdent la place à une vie plus légère. À cet égard, il apparaît que les efforts physiques fournis pour se nourrir en travaillant sont bien moins efficaces que ceux, intellectuels, fournis pour apprendre le maldivien et s'intégrer dans la société locale. C'est donc d'abord le désir de fuir l'indigence qui motive l'apprentissage de la langue des Maldives. Le constat de l'aisance matérielle et de la stimulation sociale qui peuvent être atteintes par ce biais entraîne la poursuite des efforts. La délivrance des charges angoissantes de travail suscite cette émotion.

Angoisse dérive de *angustiae*, étroitesse, lieu resserré ; celui qui en sort abat des murs, rompt des entraves et c'est dans ce mouvement de libération que je situe l'allégresse dont il sera question. Elle n'est pas une grâce tombée du ciel, mais une action, un combat, l'effort par lequel l'homme s'arrache à la prison, où souvent il s'est enfermé lui-même, pour prendre le large, et se sentir élargi. Le sujet qui se délie de l'oppression se réapproprie soi-même et reprend possession du réel.¹⁵

En somme, la force de mise en action du sujet que recouvrent les sentiments se trouve illustrée par le comportement et les dires du voyageur. La joie de pouvoir parler à autrui et de conjurer l'isolement social se conjugue donc avec celle liée à la sortie de la misère.

Jean de Léry, la joie des sens

Léry, qui parvient au Brésil dans une colonie française bien installée, ne connaît pas la même indigence matérielle que Pyrard de Laval, échoué dans un archipel lointain. Dès lors, la joie qu'il éprouve n'est pas une réaction à la sortie de la misère. La colonie de Villegagnon comprend en effet des truchements mais aussi des Français présents depuis plusieurs années au Brésil, si bien que le personnage n'est pas aussi isolé socialement. L'auteur présente ainsi les réactions que suscite, de part et d'autre, l'arrivée d'un Français parmi les Tupinambas :

¹² FURETIÈRE, 1690, non paginé. Plus tôt, le *Thresor de la langue française de Jean Nicot* (1606) propose, en latin, une définition proche : « Aise : *voluptas*, [...] *prosper, fortunatus* » (p.24), ces termes renvoyant respectivement au « plaisir, volupté, joie, satisfaction, contentement », à ce qui est « heureux, prospère », à celui qui est « heureux, fortuné » voire « riche, opulent » (GAFFIOT, 2000). L'aisance renvoie, déjà alors, à la jouissance de bonnes conditions matérielles.

¹³ PYRARD, 1998 : 89.

¹⁴ FURETIÈRE, 1690.

¹⁵ JEANNERET, 2018 : 13.

Pour donc prendre ceste matiere un peu de haut, combien que nos *Toïpinambaoults* reçoivent fort humainement les estrangers amis qui les vont visiter, si est-ce neantmoins que les François et autres de par-deçà qui n'entendent pas leur langage, se trouvent du commencement merueilleusement estonnez parmi eux. Et de ma part la premiere fois que je les frequentay, qui fut trois semaines apres que nous fusmes arrivez en l'isle de Villegagnon, qu'un truchement me mena avec luy en terre ferme en quatre ou cinq villages : quand nous fusmes arrivez au premier nommé *Yabouraci* en langage du pays, et par les François Pepin (à cause d'un navire qui y chargea une fois, le maistre duquel s'appelloit ainsi) qui n'estoit qu'à deux lieuës de nostre fort : me voyant tout incontinent environné de sauvages, lesquels me demandoient, *Marapé-deréré, marapé-deréré*, c'est à dire, Comment as-tu nom, comment as-tu nom, (à quoy pour lors je n'entendois que le haut Allemand) [...] ¹⁶

Il note et figure ici la sollicitude des Tupinambas à l'égard des nouveaux arrivants par la répétition de la question en langue tupie, qu'il inscrit dans son texte. Curieux, ces derniers empruntent son chapeau, son épée, sa ceinture et sa casaque pour s'en amuser avant de les lui rendre, puis le truchement fait part, à Léry, de leur volonté de connaître son nom :

Là-dessus le truchement m'ayant adverti qu'ils desiroient sur tout de savoir mon nom, mais que de leur dire Pierre, Guillaume ou Jean, eux ne le pouvans prononcer ni retenir (comme de fait, au lieu de dire Jean ils disoyent Nian), il me falloit accomoder de leur nommer quelque chose qui leur fust connue : cela (comme il me dit) estant si bien venu à propos que mon surnom Lery, signifie une Huitre en leur langage, je leur dis que je m'appellois *Lery-oussou* : c'est à dire une grosse huitre. Dequoy eux se tenans bien satisfaits, avec leur admiration *Teh !* se prenans à rire, dirent : Vrayement voila un beau nom, et n'avions point encores veu de *Mair*, c'est à dire François, qui s'appelast ainsi. ¹⁷

Il s'agit là de la première interaction ¹⁸ entre Léry et des Tupinambas. Le dialogue se déroule, certes, grâce à la présence d'un truchement, qui aide l'auteur à comprendre les attendus des indigènes, mais le rire que le nom, qu'il revendique avec dérision, provoque ne témoigne pas moins de la joie qui caractérise les échanges avec ces hommes. Le rire, symptôme de la joie des Tupinambas, est intimement lié au désir de connaître autrui, à la curiosité qui les caractérise. Curiosité et rire face à cette situation rejaillissent sans nul doute sur le lecteur de Léry, qui aurait pu, dans cette optique, figurer dans l'ouvrage que Michel Jeanneret consacre à la joie chez des auteurs des XVI^e et XVII^e siècles, en tant qu'« exhibant une humeur joyeuse et cavalière, [il] envoi[e] des énergies positives et inocul[e] des ferments de liberté », en « pari[ant] sur l'efficacité de la littérature, lui reconna[issant] un pouvoir contagieux, capable de lever les inhibitions ou de fournir à l'imagination des plaisirs substitutifs ¹⁹ ». L'appétit joyeux de connaissance de l'autre donne ainsi lieu à un spectacle réjouissant pour le lecteur. Cette émotion, liée ici à un comique burlesque fondé sur l'onomastique, acquiert une dimension spirituelle lors des autres dialogues entre l'auteur-personnage et les Tupinambas. Ainsi, alors que Léry, qui a « le cœur gay ²⁰ », chante un psaume en français, il est interpellé par un

¹⁶ LÉRY, 1994 : 449.

¹⁷ LÉRY, 1994 : 450.

¹⁸ Première interaction chronologique mais non pas dans l'économie du récit de voyage, dont les chapitres centraux VII à XX sont thématiques.

¹⁹ JEANNERET, 2018 : 15.

²⁰ LÉRY, 1994 : 417

Tupinamba « tout esmeu de joye avec une face riante²¹ » qui lui dit : « j'ay esté fort joyeux de t'ouïr²² ». Ce n'est pas une intercompréhension linguistique qui suscite ces émotions, mais plutôt une reconnaissance esthétique voire spirituelle, qui transcende la langue utilisée, et ouvre la voie à un dialogue autour du contenu des psaumes et de la religion chrétienne. Le dialogue ne s'arrête pas là car, après que Léry a expliqué au Tupi le contenu de son chant, ce dernier lui fait don d'un animal pour lui signifier tout le plaisir qu'il a eu à discuter avec lui, satisfaisant un désir à la fois intellectuel et social. L'auteur justifie cette digression en indiquant qu'elle montre bien que ces « sauvages »²³ peuvent comprendre et tenir des discours, mieux encore, selon lui, que certains paysans français. La joie que peint Léry est alors proche de celle que définit Jean-Louis Chrétien comme une dilatation²⁴, expérience spatiale et mystique. Elle constitue un élan qui porte vers l'autre et trouve un accomplissement dans le partage d'une jubilation esthétique, liée en l'occurrence à la psalmodie.

Fernão Mendes Pinto, contenter pour mieux fuir

Dans la *Pérégrination*, Fernão Mendes Pinto montre des manifestations joyeuses plus proches de celles qu'expérimente Pyrard de Laval. En effet, alors qu'il se trouve en Malaisie, dans le royaume de Quedá, il est appelé auprès du roi. Celui-ci, nous dit l'auteur, vient de tuer son père et d'épouser sa mère, en sachant parfaitement ce qu'il faisait, comble de l'horreur qui le distingue d'Œdipe. Le roi souhaite faire savoir à Mendes Pinto qu'il a mis à mort dans des conditions atroces l'un des « maures²⁵ » qui accompagne le convoi portugais. Pour éviter un conflit diplomatique, il désire savoir si cette mise à mort pèse beaucoup à l'auteur-personnage et à ses compagnons et se justifier. Mendes Pinto, qui ne sait pas d'abord pourquoi il est appelé à la cour de ce roi qu'il redoute, « commenc[e] de balbutier et [se montre] presque incapable de rien prononcer de compréhensible »²⁶, puis demande aux gardes s'il peut, avant de rencontrer le roi, retourner rapidement dans son bateau chercher ses clefs, dans l'optique, évidemment, de fuir le plus vite possible. Les gardes refusent et le personnage doit alors entrer dans la salle où le roi le reçoit avec, à ses pieds, les cadavres de ceux qu'il vient de torturer et tuer. Le protagoniste, effrayé, supplie le roi de ne pas lui faire subir le même sort, ce à quoi ce dernier répond qu'il n'en est pas question. Le souverain lui demande alors s'il considère la mort du maure comme un acte susceptible de provoquer un conflit diplomatique. Mendes Pinto répond que non, car cet homme « était un animal si vil qu'il ne cessait d'être saoul et de dire ce qui lui venait à l'esprit, comme un chien qui eût aboyé à tous les passants. » Il commente ensuite sa propre prise de parole :

De cette réplique grossière, donnée sans savoir ce que je disais, le roi fut si satisfait et content que, m'appelant auprès de lui, il me dit « Je vois assurément, à ta réponse, que tu es un brave homme et un grand ami. C'est pourquoi mes actions ne te paraissent pas mauvaises, comme à ces chiens étendus là. » Puis tirant un criss recouvert d'or qu'il portait à la ceinture, il me le donna avec une lettre pour Pero de Faria, remplie de très

²¹ LÉRY, 1994 : 418.

²² LÉRY, 1994 : 418.

²³ LÉRY, 1994 : 419.

²⁴ Cf. CHRÉTIEN, 2007

²⁵ MENDES PINTO, 2002 : 92.

²⁶ MENDES PINTO, 2002 : 93.

mauvaises excuses pour ce qu'il avait fait²⁷.

Dans ce passage, le personnage doit faire preuve de débrouille linguistique mais aussi sociale : il s'agit de parvenir à s'exprimer en malais et de dire ce que le roi souhaite entendre pour se tirer d'une situation dangereuse. Comme chez Pyrard de Laval, le voyageur parvient à se rendre agréable à son interlocuteur, même si cela passe ici par une stratégie rhétorique approximative qui tend au mensonge et à la flatterie. Le roi est « satisfait et content » de cette réponse : son désir d'être assuré, par un étranger, du bien fondé de ses actions, est comblé, donnant lieu à une expression joyeuse qui passe, comme chez Léry et Pyrard de Laval, par une offrande matérielle. Pourtant, nous avons là la manifestation d'une joie à sens unique : ce que le voyageur ressent est d'abord de l'ordre de l'effroi, de la panique, puis d'un soulagement qui reste teinté d'inquiétude lorsqu'il quitte la cour et embarque le plus rapidement possible sur son bateau, pour s'éloigner de ce royaume dégénéré.

La joie à sens unique ?

Nous le voyons, le rôle de la joie dans l'apprentissage des langues par nos voyageurs n'est pas dénué d'ambivalence. Pyrard de Laval et Mendes Pinto cherchent à provoquer des émotions agréables chez leurs interlocuteurs. Il leur faut apprendre à communiquer mais aussi à s'intégrer socialement dans les communautés qu'ils côtoient, au moins pour un temps. Ils modulent leurs interactions afin de contenter les Maldiviens et les Malais. Leur existence dans ces territoires est perpétuellement menacée par l'indigence, la violence ou la mort. Léry cherche lui aussi à plaire aux Tupinambas lorsqu'il veille à revendiquer un nom qu'ils peuvent comprendre et qui les fait rire. En somme, nos auteurs se forment une identité de voyageurs habiles linguistiquement et socialement, aptes à susciter la joie chez autrui et donc à se tirer de situations périlleuses (Mendes Pinto), à pénétrer les cercles sociaux plus aisés (Pyrard de Laval), ou encore à établir une proximité sociale avec les indigènes, qui permet ensuite de légitimer les informations contenues dans le récit de voyage et d'ouvrir la voie à la conversion religieuse (Léry). Lorsqu'on observe de plus près les descriptions d'interactions joyeuses entre voyageurs et autochtones, il s'avère que ce sont ces derniers qui sont franchement joyeux, dont le corps est marqué par cette émotion. Le passage qui décrit le chant du psaume par Léry le décrit avec le « cœur gay », manifestation intérieure du mouvement festif qui l'habite alors. Mais ce sont bien les Tupis qui présentent une « face riante » en entendant le chant. La présence marquée de la joie chez autrui est encore plus frappante chez Pyrard de Laval et Mendes Pinto. C'est-à-dire qu'il semble que nos trois voyageurs européens repoussent les manifestations corporelles de la joie et qu'ils projettent les mouvements physiques qui en résultent sur les autochtones. La joie européenne serait alors plus spirituelle, intérieure et sérieuse : elle ne pourrait s'exprimer au travers de signes tels que le rire, car

le rire demeure inquiétant. [...] Même apprivoisé, le rire conserve quelque chose de sa nature sauvage, il reste une manifestation du corps, un résidu que l'esprit ne peut assimiler, qui lui rappelle son lien avec les lourdes substances.²⁸

Dans cette optique, il n'est pas étonnant que nos auteurs représentent plus vo-

²⁷ MENDES PINTO, 2002 : 96.

²⁸ DOIRON, dans BERTRAND, 2007 : 57

lontiers autrui qu'eux-mêmes en train de sourire, de rire, de jubiler. Afin de légitimer leur posture d'auteurs et de voyageurs européens qui écrivent un récit sérieux et véridique, il semble nécessaire de ne représenter leur propre joie qu'avec mesure. L'évocation de la joie devient alors idéologique : les émotions font partie intégrante de la posture qu'adoptent les auteurs-personnages et de la peinture des territoires et des hommes qu'ils rencontrent. Mendes Pinto explique ainsi, au chapitre CCX, que le père François Xavier est reçu par tous les fils de grands seigneurs du royaume. Ceux-ci lui disent : « que ta venue, saint père bonze, soit aussi agréable à notre seigneur le roi, que l'est le rire du tendre enfant lorsque sa mère le divertit sur son sein »²⁹. La comparaison met en valeur la joie qui doit saisir le roi en voyant ce prédicateur. Les sourires et rires des Japonais sont autant de signes qu'ils pourront être réceptifs aux missions évangélistes. Comparer le roi à un enfant n'est d'ailleurs pas anodin : il s'agit de figurer une joie spontanée, naïve, mais aussi de faire des Japonais des enfants à éduquer. Il n'y a donc pas de joie innocente dans les espaces d'écriture hégémoniques que sont les récits de voyage qui, en faisant l'histoire de rencontres, projettent leurs représentations sur les corps des hommes et femmes rencontrés. Cela n'est pas sans rappeler ce qu'écrit Michel de Certeau à propos de l'écriture de l'histoire et de l'espace américain :

Amerigo Vespucci, le Découvreur, arrive de la mer. Debout, vêtu, cuirassé, croisé, il porte les armes européennes du sens et il a derrière lui les vaisseaux qui rapporteront vers l'Occident les trésors d'un paradis. En face, l'Indienne Américaine, femme étendue, nue, présence innommée de la différence, corps qui s'éveille dans un espace de végétations et d'animaux exotiques. Scène inaugurale. Après un moment de stupeur sur ce seuil marqué d'une colonnade d'arbres, le conquérant va écrire le corps de l'autre et y tracer sa propre histoire. Il va en faire le corps historié – le blason – de ses travaux et de ses fantasmes. Ce sera l'Amérique « latine ».³⁰

Amérique latine au corps historié mais aussi au corps ému par l'arrivée des Européens : Léry place dans la bouche d'un Tupinamba, au sein du chapitre XX, qui se constitue d'un colloque en langue tupie, c'est-à-dire de dialogues entre un Français et un Tupinamba, la phrase « Je suis fort joyeux de ce que tu es venu ».

²⁹ Traduction personnelle de « *tua boa vinda padre bonzo santo, seja tão agradável a el Rey nosso senhor, como o riso do menino mimoso para a mãe que o recrea no seu peito* », MENDES PINTO, 1614 : 275.

³⁰ CERTEAU, 2002 : 9.

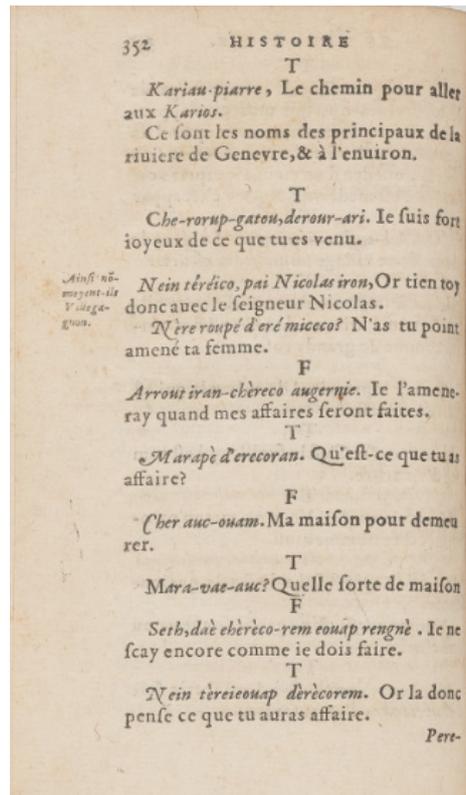


Fig. 1 : page 352 de l'édition de 1578

Notons bien néanmoins que Léry peint, bien plus que nos deux autres auteurs, la joie qu'il ressent lui-même lorsqu'il observe les fêtes tupies. C'est notamment le cas lors du sabbat auquel il assiste au chapitre XVI, où les Tupinambas offrent un spectacle sensoriel, une cérémonie de danses et de chants qui dure « pres de deux heures »³¹ mais procure « en récompense une telle joye » au personnage qu'il « en demeur[e] tout ravi ». La joie intervient ici de part et d'autre : elle est contagieuse tout comme la joie que Mendes Pinto ressent, lorsqu'il décrit les conversions de Japonais par le père François Xavier, qui atteint aussi les nouveaux chrétiens. L'intercompréhension n'est plus seulement linguistique : elle est aussi spirituelle, religieuse. En somme, parce qu'elle permet de tisser des liens émotionnels, sociaux voire religieux entre les hommes et les femmes en présence, la joie est un outil qui permet, dans nos textes, de marquer et de créer des communautés. Elle est ainsi un outil pour faire et représenter le monde.

³¹ LÉRY, 1994 : 403.

Bibliographie

Récits de voyage étudiés

- LÉRY Jean de (1994) *Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil*, Paris, Le livre de poche, Classiques.
- (1578), *Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil*, Genève, Antoine Chappin.
- MENDES PINTO Fernão (2002), *Pérégrination : récit de voyage*, Robert Viale (trad.), Paris, La Différence, Minos.
- (1614) *Peregrinaçam de Fernam Mendez Pinto*, Lisbonne, Pedro Crasbeek.
- PYRARD François (1998) *Voyage de Pyrard de Laval aux Indes orientales*, François Martin, Xavier de Castro et Geneviève Bouchon (éd.), Paris, Chandeigne, Collection Magellane.

Bibliographie secondaire

- BERTRAND Dominique (2007), *Le rire des voyageurs, XVI^e-XVII^e siècles*, Clermont-Ferrand, Presses universitaires Blaise-Pascal, CERHAC.
- BOURDIEU Pierre (2014), *Langage et pouvoir symbolique*, Paris, Points, Points Essais 461.
- CERTEAU Michel de (2002), *L'Écriture de l'histoire*, Paris, Gallimard, Folio, n° 115.
- CHRÉTIEN Jean-Louis (2006), *La Joie spacieuse : essai sur la dilatation*, Paris, les Éditions de Minuit, Paradoxe.
- FURETIÈRE Antoine (1690), *Dictionnaire universel, contenant generalement tous les mots françois tant vieux que modernes, & les termes de toutes les sciences et des arts*, La Haye, Chez Arnout & Reinier Leers.
- GAFFIOT Félix (2000), *Le grand Gaffiot : dictionnaire latin-français*, Pierre Flobert (éd.), Nouvelle édition revue et augmentée, Paris, Hachette.
- GALLAGHER John (2019), *Learning Languages in Early Modern England*, Oxford, Oxford University Press.
- JEANNERET Michel (2018), *J'aime ta joie parce qu'elle est folle : écrivains en fête, XVI^e et XVII^e siècles*, Genève, Droz, Titre courant.
- MONTAIGNE Michel de (2009), *Essais. Livre premier*, Emmanuel Naya, Delphine Reguig et Alexandre Tarrête (éd.), Paris, Gallimard, Folio Classique.
- NICOT Jean (1606), *Thresor de la langue francoyse, tant ancienne que moderne*, Paris, David Douceur.
- SPINOZA Baruch (1993), *L'Éthique*, A. Guérinot (trad.), Paris, Éditions Ivrea.
- TINGUELY Frédéric (2000) *L'écriture du Levant à la Renaissance : Enquête sur les voyageurs français dans l'Empire de Soliman le Magnifique*, Genève, Droz.